

01

A

venir du travail



l'île d'en face

FUTUR LAB

01

Avenir du travail

Collection

Controverses pour demain

Catalogue

Controverses pour demain

02

Projections transverses,

L'analyse transverse des milliers de créations du futur lab donne un résultat surprenant : l'avenir a une forme de toupie qui sature tout en même temps les effets de violence, les jeux de masques, les émotions, sensations et passions intérieures, et les déviances, différences et innovations radicales. Comment comprendre ce résultat ?

03

Controverse sur le clonage,

En 2050, CC22 a 22 ans. Il est le 22^{ème} clone de candide, qui, grâce aux manipulations des nanoparticules et du génome, fait fortune et maîtrise le clonage. Mais CC22 n'est pas à la hauteur des espérances candides de son père. Il se révolte par tous les moyens qu'il peut inventer. Vante l'oisiveté. Contemple. Se marie à Psalmonella. Tourne avec un âne sur les chemins noirs et les zones blanches. Change de mantra tous les jours. Grossit...

Les dossiers de l'île d'en face sont téléchargeables gratuitement sur :

iledenface.com

Pour accueillir une performance de l'île d'en face :

iledenface@gmail.com

Lanceurs d'histoires

Olivier Fournout, Aline Jacques, Arthur Mo, et al.

7 octobre 2017, pour la 1^{ère} mise en ligne

FUTUR LAB *Objet* : laboratoire de prospective et d'innovation chargé d'imaginer le monde de 2050. Il passe par des figurations artistiques pour représenter l'avenir. Les créations qui en émanent dessinent notre futur. Certaines sont déjà en production. Elles restent la propriété exclusive des financeurs.

Sommaire

Bienvenue au Futur Lab ! _____ 11

Accueil du directeur

Avec la terre _____ 13

Groupe lanceurs d'histoires

Boum Boum _____ 17

Groupe chanson

Esclaves _____ 23

Groupe fusion

Grand motor roller coaster _____ 39

Groupe flarf

W β Yaaaah _____ 49

Groupe chanson

L'île sans travail _____ 55

Groupe poesie à voix vive

En cause, la matrice _____ 65

Groupe nouvelles

Le carton à chaussures _____ 69

Groupe nouvelles

Au FUTUR LAB, le nec plus ultra de l'intelligence collective se consacre à inventer le monde de demain, à introduire du disruptif, de l'inattendu, de l'imaginaire, de l'imprévisible, de l'événement, de l'improbable, dans une co-individuation foncière, résolument tournée vers l'avenir.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Equipes du Futur Lab

Accueil du directeur

Bienvenue au futur lab !

Vous avez réussi à être engagés, bravo ! c'était le plus facile. Maintenant, vous êtes au cœur du réacteur de la fabrique du futur. Trois règles. Un. Vous nous livrez votre vision du monde de 2050. Deux. Vous avez toute liberté. Vous faites ce que vous voulez. Ici, c'est le OK Lab : on dit "OK OK" à tout. Pas de censure ! Vous faites sauter les verrous. Trois. Chaque demi-journée, nous faisons un point. Boucles d'interactions ultra-rapides. Développement agile, mobile. Vous êtes soixante équipes pluridisciplinaires à travailler en parallèle. Faut que ça dépote. On veut du sensible, du vrai, du vécu. Pas de prise de tête, pas de mental. Nous voulons de l'incarné. Il faut nous rendre votre vision du monde de 2050 la plus concrète possible. Qu'on s'y croie. Qu'on voie à travers vous les gens qui y vivent, qui y travaillent, qui y prennent leur pied. Vous nous mettez dans leurs pompes ! In their shoes imagining !

En 2050, les lanceurs d'alerte s'appellent eux-mêmes des lanceurs d'histoires. Lancer des histoires, c'est à la fois faire des histoires - mettre des grains de sable dans des machineries bien huilées - et raconter des histoires - élaner un imaginaire. Lancer des histoires se joue à deux ou plus, entre amis ou inconnus, lors de rencontres dans un café, à une fête, dans la rue, dans un théâtre, devant une machinerie, dans une salle, dans un parc, sur une plage... Le FUTUR LAB les tolère. Il y voit un supplément de créativité.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Equipes du FUTUR LAB

Groupe lanceurs d'histoires

Avec la terre

(refrain :)

avec la terre plus petite qu'un radeau
c'est l'inverse du jeu de mikado
tu bouges une aiguille et tu fais
trembler

le monde entier
– gagné

à la bourse les culbutes louches
rien qu'en pianotant sur trois touches
j'affole les marchés interlopes

tous les grands monopoles capotent
que je pirate s'ils ont la cote
même s'ils se cachent sous leur vapote
parole
papote

les clones tous dans leur rôle
– n'empêche
ils n'arrêtent pas de décloner

dégage
– échappe
– stop au contrôle technique
la vie éthique est hérétique

en économie planétaire
personne n'a le droit de se taire

(refrain)

je vis l'écouteur sur la tête
je me m'éclate sur ma console
quand j'ai le blues et qu'il s'entête
c'est le hashtag qui me console

je me fais livrer une pizza
je l'avale en lançant
– panique
des piques d'ogives informatiques
dans tous les lieux d'influenza

toujours ailleurs si tu me rencardes
je ne me situe qu'en partance

de tout parti je rends la carte

sauf les cartes de mon PC

en économie planétaire
personne n'a le droit de se taire

(refrain)

tout au fond du techno-canyon
concert d'icônes d'où je rayonne

j'explose les sites nazis et crades
qui nazillent pros à mes esgourdes
boule à zéro un mec déboule
pour me donner tous les fichiers
– cool

môme rebelle du net pas net
hacker au coeur du deep deep web

la vie éthique est hérétique

geek magique pique secrets d'état
geek ô geek leak

la CIA

En 2050, l'armement est une source inépuisable de croissance économique. Il offre une réserve de travail dans un contexte de raréfaction de l'emploi. Les techniques évoluent, se sophistiquent. Le segment de la protection civile et privée connaît un formidable essor. Les ventes d'armes prennent des allures de défilés de mode. Des artistes indépendants – danseurs, présentateurs, chanteurs – sont embauchés pour mettre en scène la grosse et petite artillerie de tous les jours.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Comité de Direction du FUTUR LAB

Groupe chanson

Boum Boum

c'est le temps des serrures
des pièges et des alarmes
électroniques
suprasoniques
et magnétiques
voyez mes petits drones
bien cintrés bien fringués
de la dentelle à leurs petits pieds
ils sont TOP TOP BOUM BOUM

mes petits pièges
électroniques
suprasoniques
et magnétiques
en vente libre
ils vous ensèrent dans leurs ondes
mes petites drones
tous ronds partout
du dernier cri

servez-vous vite
bienvenue au club

c'est le temps des défenses
tasers et self-defense
neurologiques
automatiques
et hygiéniques
voyez mes petits canons
de satin court vêtus
de la flanelle à leur tutu
ils sont TOP TOP BOUM BOUM

mes petits tasers
neurologiques
automatiques
et hygiéniques
en vente libre
ils vous ensèrent dans leurs ondes
mes petits canons
tout longs tout beaux
du dernier cri

servez-vous vite
y-a du boulot

c'est le temps des nanos
antennes et satellites
ultrathermiques
dénucléïques
et biochimiques

voyez mes petits lasers
bronzette en concentré
tout plein de flashes sophistiqués
ils sont TOP TOP BOUM BOUM

mes petits nanos
ultrathermiques
dénucléïques
et biochimiques
en vente libre
ils vous ensèrent dans leurs ondes
mes petits lasers
qui bronzent à l'ombre
du dernier cri

servez-vous vite
j'innove pour vous

je vous protège
contre l'époque
ultra-violente

tout saute
quand je toussote
HEUF HEUF HEUF BOUM BOUM

Le FUTUR LAB se déchire sur cette chanson. Rien en 2050 ne semble avoir changé sur le fond des positions qui s'affrontent.

D'un côté, les pacifistes considèrent la course à l'armement comme un scandale. C'est le pire des maux, prétendent-ils, car les armes seront utilisées à un moment ou à un autre. Le dramaturge anglais Edward Bond place le commerce de la mort au centre des préoccupations de son œuvre, notamment dans *La compagnie des hommes, ses Pièces de guerre, I-II-III*, et son *Commentaire sur les pièces de guerre*. En morosité, il va loin : "Des femmes fabriquent des bombes. Si vous leur donniez une prime, elles les feraient dans leurs entrailles", écrit-il.

De l'autre, les anti-pacifistes s'étonnent que ce soit à Dieu de se battre pour les pacifistes. Ils les accusent d'idéalisme. Ils trouvent que le pacifisme est une calamité, car non contents de ne jamais pouvoir éviter la moindre guerre, en baissant la garde, ils suscitent des vocations : ils réveillent chez les violents de l'espèce humaine la tentation d'en profiter à moindre risque en jouant la carte de la force. Bref, les pacifistes sont la cause de la guerre. La gentillesse fait le jeu de la brutalité.

La bonté qui conduit à la violence est un paradoxe cuisant. Après, on ne voit plus bien quel espoir il resterait.

Les ventes d'armes qui procurent de l'emploi aux nations qui les produisent sont, pour les auteurs de la chanson BOUM BOUM, la juste récompense du génie industriel et de l'innovation technologique. Etre à la pointe du progrès légitime le profit. La recherche militaire entraîne de surcroît, par dérivation, dans le civil, nombre de retombées positives. On le voit par exemple pour tous les systèmes de simulation 3D et d'univers immersifs, d'abord développés dans des applications pour l'armée.

En 2050, le mot "esclave" qualifie une certaine classe de cyborgs. Dès 2010, la cyborg esclave était un personnage de manga. En 2050, c'est un marché gigantesque. Il touche la plupart des secteurs de l'emploi humain.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Comité de Direction du FUTUR LAB

Groupe fusion

Esclaves

les cyborgs de
qui travaillent
y-en a plein dans
qui me baisent

huit ans
pour moi
le monde
les pieds

gardez vos rê
me cassez pas

– glements
les pieds

désobstruez
à billets verts
toute couleur
chiffre pour chiffre

la pompe
et bleus
se vaut

que me repro

– allez
chez-vous

ce que je veux
ma destinée

le prends
la forge

tout est permis
tout est possible
pourvu que ça

ben oui
of course
rapporte

merci ça va
tant pis pour ceux

ça va
qui crèvent

l'argent aux Ba
avec moi-même
moi-même moi-même

– hamas
moi-même
moi-même

nous avons des
où donc est le

esclaves
souci

mettez-moi au
de convaincre un
de venir dans
de son plein gré
c'est possible et
tous les jours que
à mon usage

défi
cyborg
mon lit
je dis
le prouve
dieu fait

que me repro

– alors
chez-vous

merci ça va

ça va

je vais à des
avec moi-même
moi-même moi-même

think tank
moi-même
moi-même

nous avons des

esclaves

où donc est le		souci
bossez cyborgs de penser à		au lieu penser
les pensées c'est cinq euros le vendez à la si ça vous chante		des fleurs bouquet criée
à moins de cent je préfère me		moi non millions toucher
toucher ou me c'est ma seule al	–	toucher ternance
merci ça va		ça va
je vis derrière avec moi-même moi-même moi-même		des murs moi-même moi-même
nous avons des où donc est le		esclaves souci
pas d'enfants pas qu'une armée de à moi		de taxes cyborgs
sans dé	–	ficits
ni salaire ni en faveur des		bazar feignants

La lecture d'ESCLAVES devant les équipes du FUTUR LAB provoque un vif débat.

Certains rappellent que depuis longtemps déjà les ordinateurs ont remplacé les humains. Par exemple, les comités de rédaction des médias dans tous les domaines – scientifiques, journalistiques, économiques, politiques, etc. – confient le travail d'évaluation des articles à des logiciels d'analyse textuelle. Or, cela n'entrave aucunement les avancées scientifiques et techniques, au contraire, puisque les humains dégagent du temps pour des tâches à plus forte valeur ajoutée.

D'autres s'opposent à cette évolution. Ils font valoir que ce qui a rendu possible la substitution est un appauvrissement préalable du travail humain, qui s'est d'abord soumis à des codes unijambistes, non complexes, épouvantablement réducteurs, pour ensuite prétendre que les machines pouvaient y suppléer sans perte. La machinisation semble aller de soi aujourd'hui, parce que le vrai recul a eu lieu avant, dans les corps.

Avec la production de masse tayloriste, c'est le corps des ouvriers qui a d'abord été amputé, privé de sa grande intelligence et de sa connaissance artisanale, de sa sophistication, utile, complète, amoureuse du bel objet, du bel outil, pour ensuite la remplacer par des machines.

Pour qu'au XXI^e siècle, l'intelligence artificielle passe dans les mœurs, il a fallu que le cerveau, le visage, les attitudes, le cœur et les viscères du genre humain soient d'abord ravalés à des mécanicités (en codant, par exemple, le sourire, le plaisir, la colère), pour ensuite les remplacer par du programmable.

L'humain est d'abord mécanisé, machinisé, objectivé, réduit à du technique, pour qu'il soit ensuite déclaré, sans une once de doute, substituable par des entités mécanisées, machinisées, objectivées, réduites à du technique. La misère anthropologique ne voyant de l'humain que ce qui chez lui est informatisable, automatisable, quantifiable, envahit les secteurs de la vie, de la pensée, de la relation, de la jouissance, de la production, de la consommation, du spectacle, jusqu'à tuer le désir, pleurer d'insatisfaction, mourir d'ennui.

Jacques, Paul et Aline se retrouvent à la terrasse d'un café pour en discuter, Place de la Madeleine, à Paris. Ils parlent de Diego San.

Diago-san est un bébé de trente kilos. Il mesure un mètre trente. Son visage présente trente zones de mobilité, si bien qu'il est capable de reproduire toute une palette de mimiques humaines – joie, peur, tristesse, empathie, ennui, colère, désarroi, susceptibilité, envie, passion, etc.

Diago-san est un robot.

L'intelligence artificielle fait des merveilles, dit Aline. Des robots nous montrent des émotions, ils ont des dilemmes, ils hésitent, ils s'excusent, ils développent toute la gamme des petits signes par lesquels, nous, humains, entretenons de riches et complexes interactions. Nous vivons avec eux. Ils s'adaptent à nous. Ils réagissent à nos propres expressions qu'ils enregistrent. Nous nous habituons à leurs réactions anthropomorphes, nous nous attachons à eux, nous avons des sentiments pour eux, nous prenons leur défense parce que nous avons commencé à les aimer, nous sommes peinéés quand ils sont peinéés, et nous les aimons car ils ont commencé à nous montrer des sentiments.

À partir de ce tableau, j'ai une série de dilemmes, dit Aline.

D'abord, j'admire l'intelligence et les compétences mises en oeuvre dans ces productions humaines. Je suis fascinée par ce monde de science fiction qui devient réalité. Il y a de la poésie, de la créativité, de l'imagination qui s'ouvrent. Les chercheurs sont passionnés et entreprenants. J'applaudis.

Ensuite, je me dis que l'attachement aux machines existait bien avant l'intelligence artificielle. J'ai un attachement pour le ciseau avec lequel j'ai creusé un saladier dans un bloc de bois d'olivier. J'ai un attachement pour le vélo avec lequel j'ai fait le tour de la Corse. Or, mon ciseau et mon vélo ne m'ont jamais montré de sentiment. J'ai des sentiments pour des paysages de montagne, devant l'infinité des plis, des rythmes, des élancements, des couleurs, alors que si je fondais mes sentiments sur ceux de la montagne, je me sentirais soudain

bien seule. Je n'ai pas besoin qu'on me montre des sentiments pour en avoir. Donc, je me demande si la vraie nouveauté n'est pas ailleurs.

Si des chercheurs dépensent autant d'énergie à faire développer des signes d'émotion à des robots, c'est parce que des marketeurs et des financeurs ont constaté que pour entretenir des échanges utilitaires avec les autres, cela se passe mieux quand des signes d'émotion entrent dans le processus. Pour eux, la présence d'émotions et de signes d'intériorité a une vertu de facilitation. C'est de l'huile dans les rouages. Des moyens sont déployés pour des buts fonctionnels.

Mais alors, aussitôt, me vient un doute. Est-ce vraiment là qu'il faudrait mettre de l'huile dans les rouages ? Les robots simulent une intériorité, ils n'ont pas une intériorité. Ils montrent des signes d'émotion, ils n'ont pas des émotions. Cette différence est particulièrement visible pour la douleur. Un robot peut toujours crispier les traits de son visage et crier "aïe", il est clair qu'il ne ressent rien dans son corps. Il ne souffre pas au fond de sa chair d'une blessure physiologique ou psychologique.

Cela vaut pour la souffrance, mais tout aussi bien pour le plaisir, le doute, la croyance, l'attachement aux autres, la passion... Tous ces affects, nous les vivons dans notre chair, et pas seulement par les signes extérieurs que nous montrons plus ou moins volontairement, et que, de surcroît, nous pouvons cacher ou manipuler comme des joueurs de poker.

Du coup, j'ai un inconfort à propos des robots. Je vois bien que je pourrais ressentir des émotions face à un robot qui en montre. J'en avais déjà pour mon vélo qui n'en montrait pas. Je connais beaucoup de gens qui en ont pour leur voiture, leur téléphone portable et leur ordinateur, rien de fantastique dans ce phénomène. Mais je ne pourrai pas faire abstraction que je sais parfaitement que le robot ne vit rien qui ressemble de près ou de loin à une chair vivante affectée par le sentiment, l'émotion, le plaisir. Un acteur humain, lui, vit, même quand il feint. La feinte, il la ressent dans sa chair. Même s'il n'est que feinte, la feinte est vécue, sentie, ressentie comme telle.

Je peux être excitée, ajoute Aline, à la vue d'un robot, je peux apprécier qu'il me montre des signes d'excitation, je n'ai pas de problème moral avec cet événement. Cependant, je ne gèrerai jamais qu'il ressente une véritable excitation.

Le robot n'a proprement pas de corps. Pas le plus petit début de perception intérieure de sa propre excitation. Il ne ressent rien, dit Aline. Si les mots ont du sens et si "ressentir" et "robot" sont bien décrits avec des mots, selon le phénomène qu'ils donnent, alors il est clair que le "robot" ne "ressent" rien et, par définition, ne ressentira jamais rien, ou il cessera d'être un robot.

Et c'est là que le dilemme se radicalise, conclut Aline. Je me demande pourquoi ne pas mettre plus de temps, d'argent, d'attention, de sophistication à mieux nous comprendre, à mieux cerner comment nos sensations, nos émotions, nos motivations, nos éthiques, nos conceptions, nous travaillent, ici et maintenant, et comment elles s'ajustent ou pas dans une vaste danse relationnelle, comment nos intériorités communiquent, à chaque rencontre, à chaque instant – y compris sur une scène de théâtre – comment se vivent les accords et les désaccords au quotidien, comment nous décidons ensemble de notre destin commun, comment ce partage du vécu et des espérances pourrait accoucher d'un avenir meilleur ?

Pourquoi ne consacrerions-nous pas autant d'énergie et d'intelligence à la construction de l'humain en société, à la compréhension des controverses et des accords, à la phénoménologie de la vie affective, à la méthodologie artistique dans la société et la science, qu'à la construction des machines du futur ?

Pourquoi est-il plus facile d'obtenir des budgets pour développer les robots, les programmes informatiques, les réseaux, qui appaillent nos relations, plutôt que pour développer une vision plus claire et plus confiante et plus créative des relations elles-mêmes ?

Je suis d'accord, dit Paul. J'ai un problème similaire. Nous aussi, dans les sessions du FUTUR LAB consacrées aux médias qui se réunissent à Londres, nous avons planché sur les cyborgs, raconte Paul à Jacques et Aline. Le lien entre les médias et les cyborgs, continue Paul, est que

tout ce qui se passe depuis des décennies sur les écrans (les personnages, les situations, les histoires, les effets spéciaux...), tout cela sort de l'écran au milieu de nous en chair et en os. Toutes les productions jusqu'ici enfermées dans les écrans comme dans une page de civilisation se libèrent et sont projetées dans des êtres hors de l'écran qui ont des bras, des jambes, des visages, des sexes : ce qu'on appelle des robots humanoïdes. Ce peut être aussi des cyborgs. Comme vous le savez, le mot "cyborg" appliqué aux robots humanoïdes est un abus de langage. Le cyborg est un être humain qui a reçu des implants mécaniques. Mais, on a assisté à un glissement du sens du mot "cyborg" : "Le mot 'cyborg' est devenu une expression courante. Cependant, son sens a largement dévié. Dans le film *Terminator*, il est employé pour désigner un robot, non seulement à l'apparence humaine, mais dont l'enveloppe extérieure est faite de tissus organiques de synthèse (à l'origine faite pour soigner les blessures humaines). Depuis, il est devenu un abus de langage courant d'utiliser 'cyborg' au lieu de 'robot androïde'", note Wikipédia.

Quelle que soit l'option - cyborg robot ou cyborg humain - le résultat est que King Kong et Lauren Bacall font le ménage chez nous. Le marché de l'aspirateur se segmente : il y a autant d'aspirateurs que de mannequins possibles aux proportions parfaites, imparfaites ou improbables aux yeux de l'utilisateur ou de l'utilisatrice, qu'il ou elle a choisis parmi une offre infinie de modèles, ou mieux, dont il ou elle a dessiné le modèle, car nous sommes désormais tous producteurs, nous vendons et louons nos productions et achetons et louons celles des autres, dans la fluidité, l'égalité, l'instantanéité, l'adaptabilité, le partage, l'énergie spirituelle, la transcendance, le holisme des réseaux, sur lesquels nous surfons.

C'est alors que notre tanker à idées (think tank) est entré dans une vive controverse, annonce Paul. Deux conceptions de l'humain s'opposent, deux conceptions du viol et de la torture. Les disputes s'enveniment.

Tout a commencé avec la notion d'"esclavage des cyborgs" et la chanson ESCLAVES.

La perspective jette une lumière crue sur un enjeu qui, autrement, passe inaperçu, quand on ne parle que de robots ménagers et de voitures sans chauffeur. Mais, au fond, le problème est le même – qui est l'humain robotisé.

Selon les prospectivistes du tanker à idées, le mot “esclave” qualifie une certaine classe de cyborgs.

A partir de 2025, les “cyborgs esclaves” se généralisent.

Dès 2010, la cyborg esclave est un personnage de manga.

Au féminin bien sûr ! dit Aline.

Paul trouve surprenant que le think tank s'engouffre dans cette typologie sans la questionner. S'ensuit un désaccord au sein du FUTUR LAB. Pour Paul, l'esclavage est une institution humaine qui ne s'applique pas aux machines. Il voit mal comment cette catégorie peut être ressuscitée pour décrire une relation avec des cyborgs. Il soutient qu'il ne déclare pas son marteau un esclave même si le marteau tape à son commandement ; ni ne déclare son ordinateur un esclave ; pourtant, la plupart du temps, l'ordinateur exécute ce qu'il lui demande. Or, le cyborg robot est un ordinateur mis dans un corps d'apparence humaine à qui nous pourrions faire faire des choses. D'après Paul, nous devons parler d'outil sophistiqué anthropomorphe, mais pas d'esclave.

Et si le cyborg est un humain machinisé, bourré d'électronique et de nanotechnologies, parler de cyborg esclave revient simplement à avaliser l'esclavage humain, à le réintroduire dans le champ des pratiques admises. Que l'esclave ait une puce implantée dans son cerveau ou pas, il reste un esclave – humain ET esclavagisé.

Pourtant, le mot esclave remonte, dit Jacques. C'est intéressant. Il faut creuser. As-tu questionné tes collègues ? demande-t-il à Paul. Pourquoi esclave ?

Parce que les cyborgs, répond Paul, ont tout de l'humain – des émotions, une volonté, des semblants de sensations, des routines d'action. On a l'impression d'avoir un humain en face. On ne peut

plus faire la différence lors du fameux test de Turing : si personne n'est capable de voir l'écart de comportement entre une machine et un humain, c'est que nous avons découvert que le propre de l'humain est une machinerie et la machinerie une recreation parfaite de l'humain. D'ailleurs, remarquons-le en passant, étendre le mot "cyborg" aux robots anthropomorphes précipite le même mouvement de fusion : tous cyborgs – cyborgs robots et cyborgs humains.

Pour aviver la controverse, la rendre plus nette, Paul prend le cas d'un cyborg, homme ou femme, prostitué. Il passe de l'esclavage à la prostitution. Il envisage l'esclave spécialisé dans un usage sexuel. Il rappelle que le Minitel a été porté par les services "roses", que l'internet accueille une masse de sites pornographiques et de prostitution, et que l'érotisme est une valeur sûre du marché, de la voiture au yaourt, du tourisme au téléphone portable. Il semble prévisible que les cyborgs à usage sexuel, soft ou hard, seront une locomotive, un aiguillon à l'innovation, une chance pour l'économie.

Pour bien préciser à quel niveau d'avance technologique le tanker à idées se situe, l'hypothèse est que les corps des cyborgs dégageront de la chaleur, que leurs peaux seront douces, que les mouvements seront sensuels, que les visages montreront des émotions, du plaisir, de la douleur, du désir, qu'une intention passera dans le dynamisme du cyborg. Le cyborg pourra mourir d'envie, quémander, prier, se débattre, appeler au secours, etc.

À nouveau, sur cet exemple, deux camps s'affrontent au sein du tanker à idées, raconte Paul.

D'un côté, il y a le camp qui assure que ce sera pareil avec un cyborg et avec un ou une prostituée. De là, un de mes collègues évoque le cas de la torture, dit Paul. Il prétend que torturer un homme ou un cyborg, ce sera pareil. Idem pour le viol.

De l'autre côté, il y a le camp qui dit que ce ne sera pas pareil, dont fait partie Paul. À dessein ce camp ne défend pas une position moraliste. Au contraire, il en rajoute du côté de la permissivité. Torturer ou violer un cyborg qui est un robot ne me gêne pas en soi, dit Paul devant les membres du think tank. Ce qui le gêne, c'est de glisser vers l'idée

que c'est pareil que de torturer, esclavagiser, violer un humain. Un cyborg robot peut bien nous renvoyer tous les signes de plaisir, de souffrance, de résistance, de révolte, de soumission, nous ne pouvons faire abstraction de plusieurs faits, dit Paul.

Tout d'abord, le cyborg robot n'a pas proprement de sensations, comme l'a dit Aline. Il ne ressent pas dans sa chair la souffrance et le plaisir, l'indifférence et l'agréable. Il manipule finement tous les signes de toutes ces sensations, si bien qu'il peut nous leurrer dans le test de Turing, mais il n'a pas de sensation. Cette connaissance que nous avons de son fonctionnement de cyborg change tout. L'humain prostitué, torturé, esclavagisé, a des sensations.

Ensuite, le cyborg n'a pas de réelle liberté, de réel mouvement de révolte, ou s'il en a, c'est qu'il a été programmé pour. S'il se soumet, c'est une soumission de commande informatique. S'il se débat, c'est une commande informatique. Si ses réactions ont une part d'imprévu, c'est qu'il a été programmé pour que ses réactions soient en partie aléatoires. Si la machine introduit du chaos, c'est le chaos voulu par l'analyste programmeur. Si la machine apprend à agir différemment en fonction des situations et des usagers qu'elle rencontre, ce n'est pas qu'elle est intelligente, c'est qu'il a été prévu qu'elle puisse évoluer dans tel ou tel sens selon telle ou telle circonstance : la voiture de James Bond devient un sous-marin, ce n'est pas pour autant qu'elle devient James Bond. Si le cyborg semble réfléchir à une stratégie, c'est qu'un humain s'est dit que le cyborg, dans tel contexte, pouvait avoir plusieurs options et que ce serait bien qu'il fasse semblant de réfléchir, mais il n'a pas vraiment un quant-à-soi qui pense à ce qui lui arrive en même temps que ça lui arrive pour décider ce qu'il va faire l'instant d'après.

Cela fait des différences avec l'humain.

Oui, disent les collègues de Paul du FUTUR LAB à Londres, mais l'esclave était une possession, un objet, il n'avait pas de liberté, peu importait ses sentiments, ses émotions, ses sensations, et là ils citent les travaux d'historiens, d'anthropologues et de juristes, qui

montrent que l'esclave était traité comme un objet. De là les collègues concluent : l'esclave était comme un cyborg, comme un robot.

Jacques en doute.

Jacques raconte qu'à la Silicon Valley où il travaille pour le FUTUR LAB, ils ont inventé un mot pour remplacer l'esclavage des cyborgs. Ils parlent de voshing. Le vosh est un esclave cyborg. Les voshs (donnant le verbe voshier et le participe présent voshing) sont le fleuron de l'industrie du servage : de chair, ils acceptent tout. Après une bonne séance de visiotâting (post-visiolâtre, permettant de tâter et pas seulement de voir), on peut déconnecter son enveloppe et continuer le match avec un vosh à la maison, qui secrète, râle, souffle, crache, saigne, se défend, pue, mord, jouit... toute la palette.

Si c'est la même chose que torturer, esclavagiser, violer un cyborg – ou un vosh – et torturer, esclavagiser, violer un humain, quelle est la conception sous-jacente de l'humain ? demande Jacques. Il dit Je trouve que si vous ré-armez la notion d'esclavage pour les machines, du même coup, l'aveu, c'est que vous n'êtes jamais sorti de la conception de l'humain comme un esclave. Vous ré-armez l'esclavage dans l'esprit des sociétés humaines, qui ne s'en sont jamais débarrassées.

L'esclave humain n'est jamais un objet, dit Jacques. Il vit un épouvante. Il a de vraies douleurs : les fers, la castration, le fouet, les privations. Parfois, il s'enfuit. Quand il est repris, il n'est pas reprogrammé : il est battu ou pendu. Quand il vit dans la forêt ou la montagne, après avoir réussi à s'échapper, on l'appelle marron. Il ne bugge pas. Il marronne.

C'est essentiel, cette différence, entre bugger et marronner.

Si le cyborg robot et l'esclave sont pareils, pour moi c'est du pur révisionisme concernant l'esclavage. C'est considérer l'humain comme un pur outil dans les mains des puissants, des acheteurs, des maîtres, des propriétaires. Quand vous parlez de cyborgs esclaves, pour moi c'est le symptôme qu'en fait, c'est déjà l'humain que vous considérez comme une machine, comme un objet.

Et si le cyborg, dit Aline, est un humain qui a reçu des greffes de machines jusqu'au fond de ses entrailles, cellules ou atomes, et que

parler de z cyborg esclave” est une banalité, alors l’humain n’est plus qu’une mécanique esclavagisable. Le cyborg esclave devient le paradigme de la conception de l’humain comme machine, comme objet.

Et c’est là que, d’un seul coup, la controverse cesse à mes yeux d’être un exercice de rhétorique, continue Aline. Ignorer que les esclaves ont des sensations de douleur et des pensées de révolte, et même des moments de bonheur – soutenir qu’on ne verra plus la différence entre un cyborg-robot et un humain – c’est évidemment rater une dimension essentielle de l’Insoutenable de l’esclavage. C’est rater l’humain en tant qu’humain, qui ne sera jamais une machine, qui a de vraies émotions, de vraies sensations, une vraie volonté. C’est rater la possibilité de penser que “les crimes racistes sont un attentat contre l’homme en tant qu’homme” (Jankélévitch) et confirmer que “le gouffre de la servitude, quel que soit l’endroit du monde où il s’est ouvert, et quelle qu’en soit l’époque, est toujours grand ouvert” (Glissant).

C’est aussi rater toute la lutte pour l’émancipation des esclaves. Les maîtres savaient parfaitement que les esclaves pouvaient se rebeller ou s’enfuir. C’est pourquoi ils étaient surveillés, gardés, punis. C’est pourquoi des molosses étaient lâchés sur leurs traces quand ils marronnaient. C’est pourquoi l’esclavage des cyborgs faisant tout pour que ce soit pareil qu’avec les humains, pour qu’on ne voie pas la différence entre la machine et les humains, est une saloperie absolue.

C’est comme le violeur qui dit que la victime était consentante, ou qu’il ne s’était pas rendu compte que la victime ne voulait pas, dit Jacques. La victime ne veut pas, et le violeur le sait parfaitement, c’est même ce qui le fait bander. Le cyborg ne pourra pas ne pas vouloir, mais ne doutons pas qu’il donnera tous les signes de ne pas vouloir, de refus, si le consommateur le souhaite, si les études de marché en confirment la nécessité, si le développement économique l’exige.

Penser l’écart entre vouloir et montrer tous les signes de vouloir, entre être d’accord et montrer tous les signes d’être d’accord, entre la science et tous les signes de la science, entre la religion et tous

les signes de la religion, entre X et tous les signes de X, ça occupe des vies, non seulement individuelles, mais aussi politiques, et des sociétés, pour décider de leur passé, de leur présent et de leur futur, dit Jacques.

Les esclaves chantent et dansent en-dehors des maîtres, et ils racontent des histoires, le soir, quand ils en ont la force, ils chantent la chanson du maître, ils l'imitent, ils jouent le maître, ils font le théâtre du maître, ils racontent des contes, qui racontent le maître. Ils ont une vie dans la clandestinité. Ils sont lanceurs d'histoires, dit Aline.

En 2050, la génération des *XX^{1st} century artisans* prend le leadership. Ils sont autonomes, entreprenants, positifs. Ils captent le pouvoir, la richesse, la reconnaissance. Ils sont les nouveaux maîtres. Ils représentent l'éthos le plus valorisé. Tous les niveaux de responsabilités sont concernés – du grand patron aux employés, du chef d'état major au dessinateur de BD, de l'activiste politique au télétravailleur.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Comité de Direction du FUTUR LAB

Groupe flarf

Grand motor roller coaster

Dans la société numérique qui est la nôtre, il n'est que de saisir les occasions pour créer de nouvelles opportunités. Chacun devient son propre entrepreneur. L'informatique révolutionne le monde – avec la vitesse de calcul, de stockage, de traitement, bien sûr, mais aussi grâce à l'ordinateur individuel au bout des doigts, sous la peau, derrière les pupilles, dans le moindre interstice de vie. Les ordinateurs accessibles à tous qui se mettent en réseau depuis chaque point de notre corps et de notre esprit et du monde est un bouleversement. La large population des équipés s'interconnectent pour coopérer, collaborer, inventer. C'est la révolution de l'empowerment, de la capacitation, du pouvoir d'agir pour tous, qui est une vision politique, qui nous concerne tous.

Comment, désormais, font ceux qui n'ont pas accès à un financement bancaire ? Ils font du crowd funding. L'internet généralisé donne du pouvoir à ceux qui n'en ont pas. Il démocratise un nombre incroyable de choses formidables. C'est plus grand que la révolution de l'imprimerie qui a pourtant donné le Protestantisme et le Siècle des Lumières. Le monde se transforme comme jamais auparavant. La technologie crée des opportunités pour s'exprimer, pour créer sa boîte, pour se vendre soi. Nous avons plus de moyens que nos parents n'en ont jamais rêvé, mille fois plus d'opportunités pour chacun de nous, il suffit d'aller les chercher. Si nous ne sommes pas contents de notre smart phone intégré, qui ne correspond pas à notre être, c'est à nous de le changer, de lancer

notre marque, de générer notre propre technologie. Nous révolutionnons le commerce. Nous créons nos outils. Nous éditons nos paroles en live et les diffusons au monde entier. Nous nous auto-interviewons les uns les autres. Bill Gates est ringard. Jusqu'où peut-on aller ? c'est à nous de décider... Il n'y a pas de limite. Il y a plein de choix différents sur le marché. À nous de les saisir, de les créer.

Nous ne sommes plus seuls. C'est formidable la puissance que nous pouvons développer en nous regroupant. Avant l'internet, pendant vingt mille ans, les humains devaient passer par des intermédiaires pour communiquer avec les autres humains – des sorciers, des chamans, des seigneurs, des chefs, des curés, des journaux, des éditeurs, des radios, des télévisions – la presque totalité d'entre nous n'y avions pas accès. Maintenant, oui, nous y avons accès, et si notre contenu est génial, nous pouvons avoir des millions, des milliards de vues, mieux que Titanic et Avatar et John Oliver et Timbaland cumulés. Le réseau social nous donne ce pouvoir – le pouvoir d'entrer en contact avec n'importe qui. C'est le carnet d'adresses de ceux qui n'en ont pas. On refroidit le climat grâce à la géoingénierie, on fabrique de nouvelles bactéries pour qu'elles nettoient la pollution, on investit dans des technologies vertes, on modèle nos habits, nos médicaments, nos nourritures, nos meubles, nos relations grâce au b-i-y (build-it-yourself, anciennes imprimantes 3D). La fabrication est décentralisée, à la demande, sur mesure, les vêtements se solidifient à l'impact de la balle, on a des neuro-coachs qui interviennent sur nos ondes cérébrales, qui nous rendent positifs, qui suscitent en nous une vraie passion au travail, qui stimulent notre prise de risque avec des messages positifs,

ad hoc, en un clin d'œil, un éclat de lumière,

qui nous tournent vers le futur, qui nous rendent plus compétitifs, plus intelligents, qui créent une ambiance de croissance positive, qui nous poussent à nous surpasser, à innover, à viser l'excellence, à toujours nous améliorer, à ne pas critiquer, à ne pas condamner, à ne pas geindre, à nous intéresser aux autres, à nous intéresser aux autres avec sincérité, à féliciter, à encourager, à encourager avec sincérité. Nous sommes dans la société du self-emploi. Nous avons un package cash-honoraire individuel, des objectifs individuels, adaptés, personnalisés, un parcours

individuel, adapté, personnalisé, nous sommes tout le temps à utiliser les technologies de l'information et de la communication, nous sommes nous-mêmes une technologie de l'information et de la communication, nous vendons la bande passante de notre corps, de notre temps, de notre énergie, de notre activité, nous vendons du contenu d'information par nos atomes, nos molécules, nos phéromones. Nous sommes autonomes, nous sommes dans le self-help, le collaborative self-employment, l'employee-sharing, le job-sharing, le crowd-employment, le self-management, dans une polycentralité de l'existence, avec plusieurs soi,

ad hoc, en un clin d'œil, un éclat de lumière,

engagés dans des engagements collectifs, familiaux, artistiques, affectifs, professionnels, associatifs, nous avons de la reconnaissance, du sens dans le travail, des attentes expressives qui sont remplies, nous sommes des nomades numériques, comblés, chacun est son propre entrepreneur numérique, numériques, comblés, comblé, engagé dans des interactions démultipliées, intra-actions en cascades, numériques, comblés, nous sommes des travailleurs positifs, entreprenants, épanouis, augmentés, les projets sont le point de rencontre des personnes construisant de nouvelles manières d'être-ensemble,

ad hoc, en un clin d'œil, un éclat de lumière,

co-crées, dans un nomadisme numérique, coopératif, passant des deals en réseau, en cascade, dans et hors l'organisation, dans le micro-travail en ligne, dans l'extrême, dans l'externalité, dans le voyage, dans l'écart, dans la sortie du cadre, car comme dit le poète "Il ne scet rien qui ne va hors". Nous nous mettons en réseau avec d'autres pour former une identité, des petites ruches, structures auto-organisées, dans une reconnaissance entre pairs, avec des valeurs

ad hoc, en un clin d'œil, un éclat de lumière,

entrepreneuriales, créatives, de valorisation du talent, nous vivons plusieurs vies à la fois, nous donnons de l'espace à la vie personnelle. L'individu porte des attentes, il n'est pas purement en situation de s'adapter, il est plastique, mobile, armé, il négocie la manière dont il souhaite travailler, il a du pouvoir s'il prend en main son destin, s'il

est positif, s'il n'est pas défaitiste, s'il suscite en lui une vraie passion au travail, s'il fait mentir le précepte "Je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant".

La nouvelle génération ne conduit pas sur des autoroutes comme leurs parents, mais sur de grands motor roller coasters. Dans le grand motor roller coaster de la vie moderne, deux attitudes sont possibles. Soit, on sourit ; soit, on a peur. Ces deux attitudes ne produisent pas du tout la même qualité de vie, le même jugement sur l'avenir, le même taux de réussite, le même système de valeurs, la même attractivité, la même longévité pour les individus. Ceux qui voient l'avenir positivement – qui sourient – ben vivent mieux, plus longtemps, réussissent plus souvent, croient en leur destin, sont ouverts, mobilisateurs pour les autres, on leur fait confiance – toutes les études le montrent. Le sourire est l'apanage des *XXI^e century artisans*.

They build companies where people are happy to work, which are companies who do better in the stock market, says a researcher, from the Wharton Business School. As the poet says, every way you look at is you win. All-is-groovy.

Voilà la clé, se défaire des idées négatives. Brancher son ipod sur une musique qui nous booste. Sourire. Sourire avec sincérité. Voir l'avenir avec confiance. S'y engager avec l'assurance d'y trouver sa place, son intérêt, son identité, en co-construction avec les autres, en co-leadership, en leadership distribué. Susciter une vraie passion au travail, individuelle, adaptée, personnalisée. Stimuler la prise de risque avec des messages positifs,

ad hoc, en un clin d'œil, un éclat de lumière,

être tourné vers le futur. Être compétitif. Créer une ambiance de croissance positive, en cascade. Aimer ce qui nous pousse à nous surpasser. Innover. Viser l'excellence. Reconnaître les succès. Mettre de la générosité dans toutes nos actions. Toujours s'améliorer. Ne pas critiquer. Ne pas condamner. Ne pas geindre. Mettre du bonheur au travail, parce que Maurice Chevalier, sans son sourire, n'aurait jamais réussi comme il a réussi, parce que le fondateur d'une société dans le domaine des technologies de l'information, désormais positionné sur le "happy work-

place”, dépositaire de la marque commerciale “Happy LTD”, auteur du livre *The Happy Manifesto*, tweeté sous le surnom de “Happy Henri” lors de ses interventions publiques, nous le confirme.

Éviter les controverses. S’intéresser aux autres. S’intéresser aux autres avec sincérité. Féliciter. Encourager. Encourager avec sincérité. Etre soi-même,

être adorable, Be adorable,

être brillant, Be brilliant,

être énergique, Be energetic,

être drôle, Be fun,

être fou, Be crazy,

avoir bon cœur, Be good hearted,

être joyeux, Be joyful,

être impressionnant, Be impressive,

être affectueux, Be loving,

être gentil, Be kind,

être agréable, Be nice,

être spontané, Be spontaneous,

être original, Be original,

être extravagant, Be extravagant,

être soi-même, Be yourself,

ad hoc, en un clin d’œil, un éclat de lumière.

Pour se documenter sur l'avenir du travail, les membres du FUTUR LAB vont à des colloques, lisent des livres et des articles, consultent des pages sur internet, prennent des notes, puis les retranscrivent sous forme d'un discours lissé. Tout ce qu'ils ont lu et entendu, qui les émeut, est repris dans un slam documentaire, monologue intérieur, petit tableau clinique de la société moderne. La forme est descriptive, même si le procès-verbal ne ressemble pas à un compte-rendu expert, tel que les journalistes, les scientifiques et les organisateurs de conférences les écrivent habituellement ; il est cependant largement constitué de citations tirées de paroles publiques. Il peut être vu comme un collage, reflétant un ethos dans la société numérisée. Il extrait des phrases de différents médias, produisant un diatexte d'idées reçues dans l'espace public. Il les recycle dans une poésie FLARF. Le propos est transverse. Il anonymise la rumeur des médias sur le travail moderne. Il exfiltre un échantillon de la prose du monde.

Hillary est chef de projet au FUTUR LAB depuis deux ans. Je la retrouve dans un café de Marienplatz à Munich. Elle me raconte : J'ai un nouveau directeur depuis un an. Au début, c'était super, il me souriait tout le temps. C'était plaisant, plutôt engageant. Puis, nous avons travaillé ensemble, et ça se passait bien. Et quand ça se passait bien, il souriait. Puis, plusieurs choses sont arrivées qui m'ont mis la puce à l'oreille. J'observais de loin mon chef. Quand il était avec d'autres, il souriait. Même quand il était avec des gens dont, par ailleurs, dans leur dos, il disait du mal : il souriait. Dans les couloirs, avec n'importe qui, il souriait. Mais quand il était seul, en marge des discussions dans une réunion, quand il pensait qu'on ne le regardait pas, il arborait un visage de tristesse, un poids lui tombait sur les épaules, le visage s'affaissait, la déprime le plombait, parfois la colère tendait ses traits, l'inquiétude le bouffait de l'intérieur. J'ai commencé à ressentir de la peine pour lui.

Enfin, un jour, il m'a dit qu'il avait suivi une formation délivrée par une entreprise internationale qui prescrit de sourire pour améliorer la communication. La consigne Souriez ! faisait l'objet de nombreux exercices et de présentations théoriques et techniques qui égrenaient tous les avantages du sourire. Moi j'ai déchanté, dit Hillary. Le sourire de mon chef signifiait qu'il suivait à la lettre une méthode de

communication. Il ne fallait rien en conclure sur son réel contentement, sur sa position sur le fond, sur ses idées, ses actions, ses préférences, ses valeurs, son entrain. C'était juste une technique pour améliorer les relations. Une manière de repeindre la façade.

Une fois qu'on identifie le sourire comme une technique, on dégrise. D'un seul coup le sourire perd son effet. Il est mort. C'est fini. Le signe manipulé comme une méthode d'influence ne dure que le temps où la méthode n'est pas décodée par l'autre en face. C'est comme ces aides à la communication orale qui prescrivent de ne pas croiser les bras quand on parle. J'ai entendu un jour un formidable orateur, dit Hillary, qui a fait toute sa conférence avec les bras croisés. Il mettait de la conviction, de l'intelligence, du rythme, et il était bien meilleur que les autres qui essayaient de coller aux schémas, de se tenir droit, de ne pas faire trop de gestes, de placer leur voix : qui, avec toute leur technique, avaient un balai dans le cul, dit Hillary. Rien de la vie ne passait en eux, coincés comme ils étaient dans un corps qui n'était plus le leur, mais une copie conforme de conférencier-robot.

Le sourire comme méthode systématisée de communication peut cacher une stratégie très destructrice. Il n'y a plus de conviction, de vision, de sûreté de jugement, il y a juste le sourire qui parle, le sourire qui donne raison à celui ou celle qui capte l'attention, qui a le plus de pouvoir, comme ces chiens qui remuent la queue devant n'importe qui, dit Hillary. Et donc, loin de devenir seulement inefficace, le sourire devient un instrument d'opacité permettant à celui ou celle qui enfile le masque zygomatique de tirer les ficelles en coulisse, sans plus rien de réellement confiant, partagé avec les autres.

Au FUTUR LAB, ajoute Hillary, le catalogue de formations est riche qui nous propose des stages sur la positive attitude, l'humour, le bonheur au travail. Des formateurs nous entraînent à montrer des émotions positives, à cultiver l'humour, parce que l'humour recèle le pouvoir de mieux faire passer le message, dit le site de l'École Nationale de l'Humour. Parce que pour communiquer, il faut des claptraps (des pièges à applaudissements).

Mais c'est la fin de l'émotion, de l'humour, du bonheur, de la communication ! dit Hillary. Plus aucun comportement n'a de valeur si les signes sont prescrits, si le comportement se réduit à une somme de recommandations technicisées. J'aime travailler avec des gens qui ont des sentiments, qui défendent des positions auxquelles ils croient, qui ont de vraies émotions, qui ont de l'humour, qui sont entraînants, qui font des erreurs, mais pas avec des sportifs de la communication entraînés à faire rire, à répéter des blagues, des attitudes, des sourires, des claptraps.

Je rapproche ce que dit Hillary sur le sourire de commande et ce que me racontent Paul, Jacques et Aline sur les cyborgs. Je me dis que la conception de l'humain qui préside à l'humanisation des cyborgs (qui montrent des sentiments) n'est pas très éloignée de celle qui préside à la robotisation des humains (le sourire de commande). Toutes ces techniques, non seulement se dégonflent à peine énoncées, mais – et c'est plus grave – cachent la véritable violence des rapports. Car il serait naïf de penser qu'automatiquement, le chef qui sourit, qui a une attitude positive, qui a de l'humour, n'exerce pas un pouvoir arbitraire, discriminatoire, implacable, sans écoute des autres, ou que le collaborateur qui s'efforce au bonheur au travail est plus libre et plus heureux.

J'aime à penser que le sourire peut être déclenché par un véritable sentiment, et le bonheur par un véritable bonheur. Je sais que je peux être trompé par le sourire humain, mais je sais aussi qu'il peut être authentique. Le phénomène humain se caractérise par l'indécidabilité du signe – sourire, attitude positive, ou autre – qui est à la fois manipulateur et sincère. Dans une relation humaine, rien ne me permet de trancher avec une sûreté absolue. Dans une relation devenue technique robotisante (le sourire mécanique) ou face à une technique robotique mimant l'humain (le cyborg robot humanoïde), je sais que je n'ai affaire qu'à des signes sans intention.

La technique n'est donc efficace qu'indécidable. Le vendeur trop clairement vendeur fait fuir. Cette grande leçon de communication ouvre sur le paradoxe que montrer sans montrer, assumer l'ambi-

guîté de tout signe, affronter l'obscurité, se confronter au manque, serait le propre de la relation humaine.

Et c'est là que, d'un autre côté, je ne suis plus tout à fait d'accord avec Hillary, car il faut aller au bout du raisonnement. Le sourire du chef qui suit une technique est peut-être aussi authentique. Il redevient ambigu avec la vie. Le bonheur de celui ou celle qui a suivi une formation sur le bonheur au travail est peut-être aussi réel. L'humour comme technique est peut-être aussi facteur de rire pour de bon. Rien ne l'exclut une fois que la vie reprend ses droits. Or, elle reprend ses droits : les tensions, les ambiguïtés se reconstituent dans les relations ordinaires, comme la surface de l'eau où un caillou, un instant, a été jeté. En revanche, pour les robots, même humanisés, il sera dur d'aller aussi loin dans l'indécidable à chaque décision, l'opacité en pleine lumière, la profondeur à la surface, l'infini à fleur de peau – zéro et un à la fois.

J'entends un homme politique qui s'extasie à propos des découvertes scientifiques sur le cerveau – et moi aussi je suis baba – mais, ensuite, il en tire ceci : ces recherches, nous dit-il, vont nous permettre de trouver le mode d'emploi du cerveau ; et là, je coince. Le mode d'emploi du cerveau est une impossibilité. Si j'avais à faire un pronostic, je dirais que la probabilité que l'homme découvre l'immortalité est supérieure à celle de réduire le cerveau humain à un quelconque mode d'emploi. Et si, d'aventure, un régime de pensée s'essayait à nous convaincre qu'il l'a découvert et qu'il va nous le transmettre, nous pouvons être sûrs que nous aurons viré vers une catastrophe totalitaire, une contre-utopie à la George Orwell, fût-elle purement scientifique. Le mode d'emploi du cerveau reste une tartufferie pour idéologie en campagne ou l'invention d'un pouvoir en mal de conquêtes.

En 2050, les générations X, Y, Z sont devenues W, β , YAAAAH. Elles sont créatives. Elles embrassent l'ancien et le moderne. L'innovation est permanente. Rien ne se perd. Tout est recyclé. Mick Jagger est toujours là – petit cul, cuisses de grenouille, taille de guêpe. Si le progrès est évident sur nombre d'aspects, il apparaît que la stabilité, le conservatisme et l'uniformité se perpétuent sur beaucoup d'autres. Bourrages et paradoxes pullulent.

Le : ██████████
De : ████████████████████
A : Equipes du FUTUR LAB

Groupe chanson

W β yaaaah

quand on voit nos vieux pères et mères

I can't get no

ils sont déracinés

trois mille par étage

sur cent cinquante étages

dans des bureaux carrés

tiroirs contre tiroirs

chacun rasé cadré

pas le temps pas le goût

pour rien à part bosser

car

peur du chômage

mais nous

nous sommes une nouvelle espèce

ok dans le chaos

chasseurs cueilleurs du monde nouveau

tous moi tous moi tous moi

TOUS

et y'aura de la casse
si tu veux que ça passe
think big and kick ass
prends la pause
post-vérité et
coups de pieds au
FOND

quand on voit nos vieux pères et mères

London calling

z'en ont marre de la ville
de la course à l'argent
de la pollution crasse
les collègues ils se massacrent
à la première occaz
pas le temps d'être soi
ils se forgent en réclame
une image de tueurs

car

la concurrence

et moi je suis une new yorkaise
quai ouest à New Delhi
j'ai mes antennes
tatouage vivant
comme à New York
et je me prends pour Soleil
MAIS

Le nouveau monde ? Sans surprise, l'esprit libéral de la modernité, entrepreneurial, valorisant l'autonomie, est en adéquation avec la tendance au free lance, à l'autoentrepreneuriat, aux emplois à durée déterminée, au financement par projet – qui a le vent en poupe au sein du FUTUR LAB.

La proposition chantée ou slamée pose une mosaïque complexe qui enjambe l'ancien, le moderne et le futur indécis, d'Edith Piaf au tatouage vivant, de Bob Dylan aux mille milliards d'écrans télé. Une bonne dose de mélange des cultures apparaît, contre toute hiérarchie et nationalisme.

L'étiquetage des générations en X, Y, Z va dans le sens d'un à-coup tous les dix ou quinze ans. Il introduit une rubrique à part à chaque nouvelle nichée, comme si la discontinuité était la règle.

Là encore, il y a de quoi discuter.

Les *digital natives*, nés et éduqués avec le numérique, sont épinglés Y ou Z, opposés entre eux sur le plan comportemental, comme s'il fallait choisir. La génération Z est qualifiée de "génération C pour Communication, Collaboration, Connexion et Créativité" (source : wikipedia), comme si ces valeurs étaient nouvelles, inédites, étonnantes.

Le qualificatif de "héros" est associé à la réussite.

tous héros leaders

tous héros

et tous heureux

Nombreuses, de fait, aujourd'hui, sont les marques et personnalités qui surfent sur l'image du héros ou du super-héros dans l'espace public : Go Sport, Deliveroo, Paprec la poubelle bleue, un salon de coiffure, un shopping center, le design d'un canapé, le foot, l'épilation, les caméras GoPro, un site de vêtements, les parfums Gaultier, les patrons d'entreprise, les rubriques de magazines, les militants d'Act Up..

Un futur Président est comparé à un “chevalier”. Une fois élu, il confie à la presse : “Nous devons renouer avec l’héroïsme politique”.

Une consultante qualifie la génération Z de “génération qui est en quête de *’role model’*, qui a besoin de héros”. Parallèlement, elle intervient dans le cadre de la “Fabrique à héroïnes”, ou le “Happy Happening, premier salon des femmes qui veulent réussir leur vie professionnelle et leur vie personnelle”.

Les qualités attendues des héros de la vie sont celles des héros des grandes fictions populaires, sagas télévisuelles et films hollywoodiens. Les injonctions sont les mêmes. Il est question d’avoir des “supers pouvoirs dans ses mains” – critère de la position dominante. La supériorité par rapport aux autres n’est pas non plus très loin quand il s’agit, entre les générations, de se “terrasser” les uns les autres, selon la perspective d’une lutte sans merci. Par ailleurs, il est souhaitable de se bâtir une “autre destinée, autre épopée” – critère de la mise en histoire, en story telling, avec des *role models*, des prises de rôles. Le critère de la divergence monte en puissance avec la stratégie assumée d’être “clivant”. Quant à la mission, elle est claire : “On a la possibilité de tout reconstruire”. Et pour l’intériorité, nul doute que la passion, l’engagement, la force intérieure sont au rendez-vous. Elles passent dans le ton, les postures et “le luxe d’être soi” au coeur de l’héroïsme de la génération Z. Enfin, la “bienveillance” n’est pas absente, ce qui nous mène vers le critère de la coopération, de la transversalité.

S’annoncent à l’horizon les générations W β YAAAAH dont la chanson est en peine de nous livrer une définition claire. Tout juste en avons-nous une diffraction à travers les fantasmés des productions artistiques du FUTUR LAB.

La proposition fictionnelle dresse le tableau de “chasseurs-cueilleurs du monde nouveau”, dans une vue qui embrasse la préhistoire jusqu’au futur nôtre – sans doute une réminiscence du best-seller de la décennie 2010 *Sapiens : une brève histoire de l’humanité*. Et comme l’annonce le titre d’un article, avec *Sapiens* “le chasseur-cueilleur devient cyborg”.

Plusieurs citations sont tirées de chansons, des groupes Groundation, Eminem, The Clash, The Beatles, The Rolling Stones, ces derniers devenus en 2016 modèles pour réussir dans le business (cf. “Mick and Keith’s Guide to Business Success”, *The Wall Street Journal*, May 9, 2016), et des allusions à Lou Reed, John Cale, *Small Town*, Nick Cave, et, quoique déformée, à Big Low, *At the junction of the two rivers*.

Même si le Donald évoqué est Donald Duck, il ne peut que réveiller une association avec le Donald Trump que le monde expérimente au poste de Président US, et dont le “Think big and kick ass”, autre recette pour réussir dans le business, et maintenant dans la politique, est cité deux lignes plus loin.

Kelman, dernier mot de la chanson, est un nom célèbre en Ecosse.

En 2050, on vit sur des îles utopiques où le bonheur est possible, où le travail a disparu, où l'été c'est toute l'année, où s'exiler du monde comme des clochards magnifiques est le lot commun. L'île parfaite est un écosystème nomade, une voiture sans chauffeur à l'échelle de l'océan. Avant, en voiture, on était cramponnés au volant, à scruter les panneaux et les autres missiles balistiques lancés sur la chaussée qui pouvaient nous percuter à tout instant ; l'œil surveillait les compteurs, les jauges, les voyants. Désormais, tout avance tout seul, sans heurt, sans danger. La sécurité et le trajet sont assurés de l'extérieur, sans stress pour les humains. Si on veut, on peut faire la fête toute la nuit dans son véhicule sur l'autoroute ; de même sur les îles qui dérivent en douceur, autonomes.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Comité de Direction du FUTUR LAB

Groupe poésie a voix vive

l'île sans travail

alors voilà on est sur une île où l'été
c'est toute l'année
où le bonheur est parfait
que des gens gais
des services impeccables
délivrés par des motivés polis irréprochables coopératifs
avec de la musique
des expositions la médecine au top
pas de gouvernement que de gentils voisins qui nous aident

et pendant mille ans on profite
de nos plus belles années

ça va être trop cool

mais on se tait quand même
sur ce qui se passe en-dehors de l'île

on ne peut pas parler de tout

c'est le bonheur sur une île
sans guerre ni travail

ceux qui sont OK vous criez

ceux qui sont pas OK vous criez

enfin on a inventé
aussi de voter OK-pas-OK
si vous aimez la formule vous criez

des îles utopiques
roulent
toutes seules
en apesanteur

caméra radar sonar lidar logiciel processeur
reconnaissance de formes algorithme
intelligence artificielle servocommande

c'est la classe ça se conduit tout seul
impressionnant

et où on va comme ça tout seul

on n'a qu'un été
par année par année
pour aller s'éclater
en été en été
et pendant tout le reste
de l'année de l'année

on est toujours en été

en été

salut les copains

en été en été

c'est la vraie vie en été

en été en été

merci le soleil

en été en été

dans la tête l'été

c'est tout le temps c'est tout le temps

l'été toute l'année

heureusement toute l'année

fini les glaçons

toute l'année toute l'année

c'est l'été perpétuel

en été en été

on est libre et on ose

en été en été

tous les parfums de passion

de passion

merci le soleil

toute l'année toute l'année

on envoie en l'air

en été en été

les carapaces trop dures

de l'année de l'année

on se décoiffe on se balade

en été en été

qu'est-ce qu'on deviendrait sans l'été
sans l'été
dans la tête l'été
c'est tout le temps c'est tout le temps

on est des lézards
des lève-tard des lève-tard
c'est la fête toute la nuit
en été en été
tout nus même en maillot
on a chaud on a chaud
et quand c'est fini l'été
ça recommence
l'été toute l'année
heureusement toute l'année

c'est la vraie vie en été
en été en été
c'est la vraie vie en été
en été en été

c'est l'écosystème
nomade
qu'on emmène
partout
avec nous
qui nous désaltère avec tout ce qu'il faut
de détente
pilotage
chips
à distance

connectés
à toutes
parcelles
de vie

partout enfin quand même

l'été toute l'année
ça me fait penser
au réchauffement

et quand je disais ça on me répondait

quel pisse-froid
va bosser

L'utopie de la disparition du travail repose sur l'idée de travail comme souffrance, malédiction, punition, obligation de gagner sa vie, asservissement à un système de violence, sous menace. Dans la chanson, cet espoir d'un monde meilleur sans travail est assimilé à la conduite de véhicules sans chauffeur : moins on en fait, mieux on se porte.

Cette conception du travail et de l'activité est une théorie parmi d'autres. Elle relève de ce que, dans les années 1960, le sociologue et psychologue du travail Douglas McGregor appelait la Théorie X, à laquelle il opposait la Théorie Y : le travail est souhaité, comme activité physique et psychique libératrice, il est plaisir, jeu, développement de soi, esthétique, imagination, goût de l'effort, de se transcender, d'agir en commun, de changer le monde.

En 2050, de grands conglomérats dominent de vastes pans de l'économie mondiale. Tod, diplômé d'une école d'ingénieur et titulaire d'un MBA, est le PDG de plusieurs filiales qui chapeautent un tiers du marché mondial dans le secteur. Le marché est concurrentiel, capitaliste, libre, sans entrave, mondialisé, suave pour qui sait y faire.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Equipes du FUTUR LAB

Groupe nouvelles

En cause, la matrice

Tod devrait se sentir comme un poisson dans l'eau.

Mais Tod se plaint.

De quoi ? Des réglementations internationales ? Pas du tout, il est élu du syndicat patronal de branche, qui milite pour une régulation transfrontalière. Des socialistes ? Pas du tout, il n'a pas voté socialiste, mais il ne s'en plaint pas. Des altermondialistes, des anarchistes ? Pas un mot sur eux, ils sont hors de son champ, il ne les connaît pas. Son monde s'en passe. Des moralistes ? Pas du tout. Lui-même est un moraliste.

Non, il se plaint de sa propre entreprise internationale, libérale, capitaliste, suave pour qui sait y faire, mais qui, selon lui, fonctionne comme une organisation stalinienne.

“Stalinienne” selon ses propres termes.

Tod dirige des usines, un réseau de commerciaux, investit, dépose des brevets, développe, structure, motive, clôt des comptes, engrange des bénéfices. Tod tire de nombreux avantages de son emploi. Bref, il a toutes les prérogatives d'un entrepreneur industriel qui réussit. Ses résultats sont excellents. Mais il fait partie d'un conglomérat dont les services généraux lui rendent la vie impossible ainsi qu'à ses équipes. En cause, le repor-

ting. Comme dit Tod, le reporting est “PPP” – Paperassier, Permanent, en Pénurie.

Paperassier, c’est-à-dire qu’il faut livrer des montagnes de chiffres et de pages, avec des centaines de rubriques et des dizaines de milliers de cases pour des horizons à quinze jours, un mois, six mois, un an, trois ans, cinq ans.

Permanent, c’est-à-dire prenant un temps fou à remplir, avec des entrées et sorties quotidiennes, mensuelles, annuelles.

En Pénurie, c’est-à-dire en pénurie de réel, c’est-à-dire mince en information utile, en pénurie de fondement, sans réalité, que personne ne lit, n’a la capacité de comprendre, traiter, évaluer, c’est-à-dire non interprétable, ni par les services généraux du groupe multinational qui le commande, ni personne d’autre, pas même Tod.

Tod reçoit des commandes de rapports où il faut que la courbe de l’évolution de son business soit calquée sur un graphique donné a priori, qui lui est fourni par avance, par power-point, par les services généraux. C’est le graphique qui colle avec les attentes des experts de la bourse, des joueurs d’argent, des actionnaires. C’est le graphique que doit reproduire Tod en dépit de la situation réelle de son travail, de son marché, de ses projets. Il doit, chaque jour, conformer ce graphique – ce soi-disant bilan – même si rien ne remonte du terrain dans ce sens. Ce n’est pas une photographie du réel. C’est une bulle de chiffres qui ne correspondent à rien.

Comme Tod est bon et voyage beaucoup, parle avec les gens, monte des affaires avec eux, est imaginatif, il apporte des opportunités de développement, qui servent le groupe, mais qui sont refusées par manque de vision, de courage, de créativité, d’esprit d’entreprise. Dans le même ordre d’idée, Tod reçoit l’ordre de fermer une filiale pour des raisons de politique générale obscure. Il refuse. D’après lui, la filiale fait le job, est profitable, a des perspectives de développement.

Le prix de l’action du groupe au niveau mondial a été divisé par deux. Tod dirige la filiale la plus profitable du groupe, mais il est muselé pour tirer vers le haut l’ensemble de l’activité, car ce n’est pas le résultat qui compte, c’est la bulle d’irréalité dans laquelle baigne l’état-major du groupe.

Sous la pression des services généraux du conglomérat international, deux directeurs financiers des filiales dirigées par Tod, l'un après l'autre, sont tombés en burn-out, brisés. Arrêts maladie pour plusieurs mois. Ils ne reviendront sans doute pas.

Tod parle de sa hiérarchie en termes très durs. Il parle de “carriéristes nullards”. Il n'est pas le seul à le dire. Un membre des services généraux du groupe, en aparté, parle de son propre service comme d'une burrocratia (burro, âne en Espagnol, ce qui donne ânesdebureau-cratie).

Tod est malheureux.

En cause, la matrice.

Tod emploie le mot “matrice”. Il dit qu'il a enfin compris ce que cela signifiait. La “matrice”, c'est quand tous les membres disent qu'ils sont obligés d'appliquer une politique qu'ils trouvent malsaine, que tous se plaignent des chefs qu'ils ont au-dessus, mais que tous appliquent la politique car elle justifie leur présence. S'ils changeaient la “matrice”, ils perdraient leur job. Tod compare son groupe capitaliste, libéral, international, suave pour qui sait y faire, au “système stalinien” où chaque rouage ne fait qu'obéir aux ordres. Le responsable, c'est la “matrice”. Personne n'y peut rien. La “matrice” est ce qui empêche Tod de développer son entreprise. La “matrice” est ce qui le stresse au point de ruiner sa santé – tension artérielle, malaises, surpoids. La “matrice” est ce contre quoi il se bat au quotidien. La “matrice” est ce qui le conduit à traiter ce grand groupe industriel de mélange de régime totalitaire et d'entourloupe de petits malfrats. La “matrice” est la machine qui, à un moment, vous remercie. La “matrice” est ce qui, de façon ou d'autre, a votre peau. La “matrice” est ce que vous quittez sans la quitter. La “matrice” est ce qui n'a pas de fin.

Tod et les principaux managers de la filiale jouent à l'Euromillion ensemble. En bons managers, ils mutualisent le coût et se promettent que s'ils gagnent, ils rachètent la boîte, ou en créent une nouvelle. Ils courent des marathons en équipe. Pour les journées portes ouvertes de l'usine, ils sont tous là. Une fois par an, ils participent à des séminaires de Team Building. Au départ de Tod, ils font une grande fête.

En 2050, le grand âge court, baise, boit, danse, il a une santé de fer, le cerveau fonctionnel, il a soif de culture et d'aventure, mais il ne touche pas de retraite. Il n'y a plus de chômeurs, ni de retraités. Uniquement des entrepreneurs à vie, en quête de plans, partenaires, clients, marchés, tâches. Certains parlent de stade ultime de la liberté ; d'autres, d'entreprécarité.

Le : ██████████
De : ██████████
A : Equipes du FUTUR LAB

Groupe nouvelles

Le carton à chaussures

“Sale affaire”, dis-je au petit déjeuner.

“Quoi donc ?”, demanda ma copine.

“Tout ça. En vrac.”

Je ne pensais à rien de précis. Les coliques néphrétiques. La guerre. La corruption. Le crash du Boeing. Les empoisonnements au cyanure dans les puits d'eau potable du Bangladesh. Les attentats.

Le bulletin de huit heures sur la chaîne d'information nous apprit que la journée allait être caniculaire.

Après le bol de céréales que je me forçai à avaler – un réflexe du temps où j'étais salarié, laborieux, préoccupé par le creux de onze heures aux effets désastreux sur la concentration – j'enfilai mon tee-shirt noir avec marqué dessus “You are the hero”. J'ai toujours aimé le noir.

Le métro : une autre de ces saines obligations du travailleur dont je me passais volontiers ces derniers temps. Je savais gré à mes tuteurs de l'Agence pour l'Entrepreneuriat de ne pas m'obliger à traverser toute la ville tous les jours pour me rendre à leur sinécure.

Je ne me rasai pas.

Neuf heures dix. J'arrivai devant l'immeuble à l'esthétique de commissariat pauvre. Grillage crasseux aux fenêtres. Peinture écaillée aux murs. Planton dans le couloir : un Jeune Entrepreneur qui, après m'avoir demandé de m'essayer les chaussures sur le paillason, me dit de monter au 28^{ème} étage.

Au bout d'un corridor aveugle, obstrué par une machine à café, dont je remarquai qu'elle était crénelée par un pot énorme avec un cyprès nain en plastique roussi, bizarroïde, j'entrai dans une salle de réunion. Je maugréai un bonjour à une vingtaine de têtes penchées, toutes 80 ans et plus. Deux trois me répondirent en levant les yeux. Échange de sourires tristes : notre destination du jour nous arrachait le moral.

Cette fois, nous étions là pour suivre une journée de formation. Le stage s'intitulait "Mieux se vendre". Il était sous-titré "Les méthodes de vente appliquées à la recherche de collaborative-employabilité".

Un homme en tee-shirt bleu ciel entra, un ordinateur bleu ciel sous le bras. Il se présenta : consultant indépendant, 87 ans, quatre grands enfants, six fois arrière-grand-père, trois fois divorcé, maison en tuffeau du XVIII^e siècle au coeur de la Touraine, vue sur la Loire, au pied des vignes, voisin de Mick Jagger (110 ans et des poussières), diplômé de psychosociologie, formé aux USA, aguerri à la communication, aux ressources humaines, à l'empowerment, dans des secteurs aussi divers que l'automobile, les PME, les services à haute valeur ajoutée et la high tech.

Mon voisin me chuchota :

"Soit il vient ici par charité, soit il est très mauvais."

"Cerise sur le quèque", poursuivit le consultant, "j'ai été l'élève d'un élève de Terman, l'inventeur du Aï Quiou, Intelligence Quotient, ou QI, qui améliora l'échelle métrique de l'intelligence due aux médecins français Binet et Simon, et j'ai participé aux premiers groupes de travail sur le EQQ, Emotional Quantic Quotient."

Une manche frôla mon épaule droite. Mon voisin levait le doigt. Il portait une veste carrelée sur une chemise à grosses rayures. Je le trouvai culotté de prendre la parole. Il demanda :

“Mais alors, c’est quoi le QI ?”

“C’est ce qui mesure l’intelligence.”

“C’est quoi l’intelligence ?”

“C’est ce que mesure le QI.”

“Vous vous taillez une pipe.”

“Quoi ?”

“C’est un cercle vicieux, une tautologie, j’ai quand même étudié dans mon jeune âge.”

“Vous avez peut-être raison, monsieur, mais dans les entretiens de prospection ce n’est pas vous qui décidez ce que le client mesure ni comment il le mesure.”

Mon voisin se tassa sur lui-même, comme s’il cherchait à disparaître derrière ses rayures trop voyantes. Il paraissait moins sûr, traversé par le doute. Il quémanda un soutien en lançant des regards hilares aux alentours. Une femme esquissa un sourire, sans conviction.

Le consultant passa en revue les slides de son ordinateur qui avait viré à l’orange ainsi que son tee-shirt (une des applications de l’Emotional Quantic Quotient qui intrique l’électronique, les vêtements et les remuements intimes). Il s’arrêta sur un petit texte projeté sur l’écran : rédigé comme un conseil d’ami, il nous recommandait de consteller notre discours d’équivalents concrets.

“Vous comprenez”, précisa le consultant, “vous dites que vous êtes organisé, mais tout le monde est organisé, et puis ça peut vouloir dire mille choses être organisé, alors il faut que vous apportiez des preuves, des illustrations tirées de votre expérience réelle et concluante et solide et avérée, grâce à des équivalents concrets.”

Le consultant se servit un verre d’eau. Aussitôt plusieurs participants – dont moi – en firent autant. Je n’avais pas encore osé me saisir d’une des bouteilles en libre service au milieu de la table, car je devais me lever et j’étais sûr que les autres se retourneraient vers moi.

“Vous êtes organisé. C’est-à-dire ? Comment vous y prenez-vous concrètement ? Soyez prêt à répondre. Devancez les questions.”

Le consultant but une gorgée. Je vidai le verre. Depuis que j’avais eu mes deux crises de colique néphrétique en deux mois, j’avalais de l’eau avec application toute la journée, une prescription de mon agent soignant distant. L’expert continua :

“Exemple : le matin vous vous levez, vous savez où vous avez posé la veille vos chaussettes et votre doudoune, si bien que vous sortez du lit, et, grâce à votre sens aigu de l’organisation – sous-entendu : dont vous livrez à cet instant au client un équivalent concret – vous ne vous gelez pas plus de quelques secondes dans le noir.”

Moi je raconterai mon stratagème du matin : la bouteille entre mon lit et le réveil, ma main qui heurte la bouteille alors que je tâtonne pour éteindre la sonnerie, et du coup je me souviens : Bois de l’eau ! Bois de l’eau !

Le consultant marchait de long en large. Je me serais bien dégourdi les jambes.

“Autre exemple”, continua le consultant, “dans un bus bondé, vous vous organisez – clic ! clic !, clin d’œil complice avec le client – pour être à une égale distance du plus grand nombre de places occupées, si bien que vous augmentez vos chances de bientôt pouvoir vous asseoir sur une banquette, ce qui dénote un équivalent concret de votre intelligence. Le recruteur voit, de ses yeux voit votre capacité de calcul des probabilités qui vous permet d’être plus performant que le type-d’à-côté-qui-ne-calculé-pas.”

... Et qui n’a plus qu’à s’user les rotules sur le plancher du bus en priant : “Pliise ! Pliise ! une place, une place !” Et vous : “Réfléchis d’abord un peu, man ! Ssink, man, ssink !”

Je gardai pour moi cette fin de scène dont je me figurais les détails avec effroi : un coup de pied, une commotion... Où s’arrêterait la course à la performance ? Depuis que j’avais rejoint le programme Entrepreneurat Pour Tous, j’étais harcelé par ce genre de questions. Mais je me sentais fatigué. Peu enclin à discuter. Jusqu’à la pause du milieu de la matinée,

je n'écoutai plus. Il sera toujours temps d'improviser quand j'aurai le client devant moi. Je lui dessinerai une vache pour lui dire ma grande patience ; et un arbre touffu aux ramifications infinies pour que dur à la comprenette visualise bien que je suis un multispécialiste ; et je mettrai des 0, des 1 et des 0/1 fusionnés à la place des fruits pour que le gros lourd en face de moi réalise que je suis une porte logique quantique à moi tout seul.

À la pause, j'avais la vessie pleine. Je n'eus pas le temps de faire deux fois la queue devant les toilettes et pour le café. J'optai pour le breuvage. Pendant que j'attendais devant la machine à café, en revoyant le cyprès tout en haut perché dans son grand pot, je me dis qu'on aurait pu organiser un concours d'arrosage du cyprès, nous, tous les mecs, autour, tous les vieux avec nos vieilles vessies distendues. Ppppsssshhhh ! Et, ensuite, faire la chenille dans les couloirs, avec le consultant en tête qui nous emmène ! Tous en chenille au paradis des immortels ! avec des tee-shirts qui flashent ! et changent ! en fonction de qui on est ! à la seconde ! Ah j'étais en forme !

À la reprise, un gars demanda au consultant de quoi une barbe d'une semaine était-elle l'équivalent concret.

Un qui avait besoin de se rassurer en détaillant les handicaps des autres.

Je me préparais à répondre que l'esclave du rasoir à lames électroniques que les publicitaires échographiaient sur nos visages et qui permettait de calculer la barbe idéale de deux jours et demi s'était émancipé depuis longtemps, lorsque le consultant remercia le questionneur et souligna qu'en effet de nos qualités et de nos défauts il fallait que nous trouvions les équivalents concrets. Il nous promit un exercice. Pour l'heure, il proposait à notre sagacité un thème essentiel : devons-nous dévoiler le prix horaire souhaité quand le client nous le demandait ?

J'essayai de me rappeler combien je gagnais, autrefois, quand j'étais salarié.

“Faut-il vous précipiter ?”

“Oui !”, glapis-je, étonné du son de ma voix.

“Ben non !”, dit une femme.

Honnêtement, moi, dès qu’on me tend une perche, je me précipite : c’est pas si souvent, alors je saisis ma chance.

“Même si votre interlocuteur vous questionne sur vos attentes tarifaires”, dit le consultant, “assurez-vous d’abord d’exposer le champ complet de ce que vous avez à offrir.”

La femme me sourit.

Et le consultant de s’appuyer sur une étude de cas, inspirée de son expérience réelle et concluante et solide et avérée. Bien sûr, nous lisions la presse économique et nous savions que le secteur des pompes funèbres était en amélioration permanente depuis cinquante ans. Nous avions présent à l’esprit qu’un groupe financier rachetait à tour de bras, contrôlait plus de la moitié du marché, se développait en Europe, aux États-Unis, en Asie, en Afrique. Improver les méthodes, inciter la force de vente, conduire le changement, gagner en réactivité, restructurer, diversifier : je connaissais la musique. Le consultant – un autre – qui m’avait annoncé mon licenciement, dressait le même tableau, avec les mêmes intonations, mot pour mot.

Donc, les croque-morts, eux aussi, valsaient, en bavaient, comptaient les suppressions, s’adaptaient. Et notre conseiller en employabilité ne s’attribuait rien moins que l’étincelle de génie ayant initié la révolution. Notre champion, appelé à la rescousse, avait aidé à résoudre le problème suivant : comment éviter que les gens qui demandaient “Un cercueil... euh...” et qui pensaient “Pas trop cher, simple...” repartent avec le modèle rikiki, frustré, tristounet, quatre planches clouées comme dans les westerns ?

Réponse : que les vendeurs ne courent pas donner le premier prix ; qu’ils ne donnent aucun prix, mais se lèvent – “déplacent l’espace” en langage de vendeur – et disent : “Nous avons un hall d’exposition dans la salle d’à côté, nous allons vous montrer nos différents modèles et vous laisser choisir.”

Le prix moyen du cercueil vendu enregistra une hausse de cent cinquante pour cent. Les limites de l'au-delà furent repoussées de dix-sept mille unités monétaires en quelques semaines.

“Voilà pourquoi il ne faut pas vous précipiter pour livrer votre tarif : c'est au client de dire d'abord ce qu'il veut.”

J'étais captivé. Les questions se bousculaient dans ma tête. J'avais le bas-ventre au bord de craquer, mais je demandai :

“Et ça date de quand ce système dans les pompes funèbres ?”

“Début des années 90”, dit le consultant.

“Mais quand exactement ?”

“Je ne sais plus. Attendez. J'avais pas trente ans, j'étais déjà mandataire social de ma boîte ; avant la crise ; disons hiver 90 ou 91.”

“Et c'était où ?”

“Très vite partout. On a testé une première salle d'exposition, et après ça s'est généralisé, les concurrents s'y sont mis”, dit le consultant avec une pointe de vanité.

“J'étais parmi les cobayes !” m'écriai-je.

Le consultant se dit sans doute que le terrain glissait. Son ordinateur et son tee-shirt rouge goyave, il tenta de m'arrêter d'un geste de la main, mais j'étais lancé. Soixante ans de chape de silence cédaient d'un seul coup. Les autres étaient tout ouïe.

Au décès de ma grand-mère, grand-père et moi – contrits, embarrassés de n'être que deux à nous intéresser à feu la femme la plus discrète du monde – avions rendez-vous dans un bureau de pompes funèbres. Mon grand-père demanda :

“Un cercueil... euh...” et je l'entendis penser “pas trop cher, simple...”

Le joint de culasse osseux et huileux qui nous recevait nous dirigea vers un salon aux lourdes tentures bordeaux :

“Nous parlerons du prix après”, dit-il, “n’est-ce pas secondaire, avant choisissez, pensez à votre chère disparue – et comment...? oh un coup de froid, nooon comme c’est bête, nul n’est maître de son destin mais comment voyait-elle son enterrement...? C’est un peu tard pour lui demander je sais, sans doute que les gens qu’elle aimait soient là... vous serez deux... c’est peu... mais donnez-vous le soin d’entrer, vous découvrirez une dizaine de modèles, prenez votre temps, regardez-les bien, lequel aurait-elle voulu ?”

Placé devant la dernière demeure de son épouse, mon grand-père n’osa plus faire le radin. Il élimina d’emblée le cageot de l’entrée de gamme. Hésita vers le milieu. Pencha finalement pour le haut. Le prix qui le préoccupait en arrivant devenait une notion abstraite. L’important : accompagner au mieux la défunte, être quitte avec elle, se délester des regrets, laisser la trace tangible de son allègement, d’une part en vidant la carte bancaire des réticences, d’autre part en alourdissant à proportion le catafalque.

Mon grand-père jeta son dévolu sur le plus imposant cercueil. Triple capitonnage. Chêne massif. Placage acajou. Moulures. Poignées dignes d’un porte-avions. Couvercle profond.

Le jour de l’enterrement, mon grand-père et moi battions la semelle devant l’ouverture de la tombe. Le dernier don pharaonique de mon grand-père à ma grand-mère venait d’y être déposé. Je me recueillis, malgré le froid. Des souvenirs me revenaient. Je respectais le silence de mon grand-père, ténébreux à côté de moi. Je m’essayais à une prière quand soudain, comme en réponse, j’entendis une voix :

“Je n’arriverai pas à m’y loger.”

Je tournai la tête vers mon grand-père. Son regard scrutait l’interstice que le cercueil monumental de ma grand-mère laissait libre dans le caveau de famille.

“Il faudra que tu m’incinères”, ajouta mon grand-père.

Ma grand-mère, de son vivant, glissait sous les tapis. Minuscule, étouffée. Incrustée dans les murs comme une tapisserie : je m’étais souvent formulé sa discrétion en ces termes, tellement elle ne semblait

pas occuper de volume dans les lieux qu'elle habitait. Et voilà que dans la tombe elle emplissait tout l'espace ! La mort suit des chemins improbables. Mon grand-père, le colosse, témoignerait à titre de cendres dans un mouchoir, en offrande à Néfertiti.

Quelques mois plus tard, je quittais le crématorium avec une boîte de chaussures sous le bras, où j'avais rangé l'urne, pour la discrétion dans le métro.

Je pense que mon grand-père repose encore aujourd'hui dans le carton à chaussures, enrobé de grosse ficelle, quelque part au fond d'une armoire à la cave. Cette vision de mon grand-père claquemuré dans des emboîtements successifs – l'urne, le carton, l'armoire, la cave – me hante. Je me reproche le sort que, moi qui lui étais si proche, je lui ai réservé. C'est un peu moi qui, depuis, vis dans un carton à chaussures. Sans horizon. Calfeutré. Calé avec du papier. Incapable de joie durable.

Je me levai de ma chaise et m'approchai de la porte. Il fallait que je sorte faire pipi. Je me retenais depuis trop longtemps. Mais je n'avais pas fini. Le consultant était pâle. Les autres me soutenaient de leur écoute. Mon voisin de droite acquiesçait à tout. Il avait rempli mon verre plusieurs fois, comme un entraîneur. J'avais encore deux ou trois choses à dire.

“Mon grand-père et moi avons été les cobayes de ce nouveau dispositif destiné à vendre les cercueils le plus cher possible. Avant, les gens arrivaient déconfits, larmoyants, regrettant d'avoir, de ne pas avoir, d'avoir trop tard, de ne pas avoir plus tôt, ravagés par le chagrin, mais pas encore pillés par la compagnie de pompes funèbres. Les cercueils étaient vendus, sans rémission ni remise, à un prix trop bas. Grâce à vous, monsieur le consultant, le groupe d'investisseurs est content. Le disciple de Binet-Simon que vous êtes peut être satisfait. Vos méthodes, réelles et concluantes et solides et avérées, ont prouvé leur efficacité. Pourquoi perdraient-elles de leur mordant en passant des cercueils à nous autres, rebus de l'emploi et conquérants ? Qu'en pensez-vous ?”

Je posai la main sur la poignée. Je sautais sur place. Tous me regardaient avec inquiétude. Pourquoi, pourquoi n'avais-je pas été aux toilettes à la pause ! J'allais me pisser dessus. Le consultant paraissait abîmé dans une

profonde réflexion. J'avais l'impression que le sol remontait et pressait sur ma vessie. Il fallait que je sorte... Le consultant leva le doigt vers moi.

“Expérience intéressante... Votre grand-père repose au fond d'une armoire à la cave, me dites-vous...”

Un temps. Insoutenable.

“Pourquoi au fond d'une armoire à la cave ?”

“Je reviens !”, et je bondis dans le couloir.

Au retour, par la porte vitrée, j'aperçois le consultant qui trace une asymptote titrée “Seuil d'incompétence”. Ils sont passés au sujet suivant.

Dehors, je suis saisi par la chaleur. Mes poumons brûlent. Je cherche de l'ombre. Ils ne se sont pas trompés à la météo.

Il faut que j'appelle mon père et que je lui demande s'il a toujours les cendres de pépé chez lui, dans le carton à chaussures.

C'est drôle comme on ne se parle plus.

En me dépêchant, je pourrai déjeuner avec ma copine.

Je tourne le coin et un équivalent concret d'un pot de cyprès nain du 28ème étage, verticalement, me choit dessus.

Editeur :
l'île d'en face, Olivier Fournout

Collection :
Controverses pour demain

Avec le soutien de :
Matrices d'invention/i3/forccast/idefi

Conception graphique :
Karim Moreau

iledenface@gmail.com

octobre 2017, pour la 1ère mise en ligne
2018, pour la version papier

01

Avenir du travail

En 2050, les sujets de controverses abondent : l'esclavage des cyborgs devient monnaie courante ; tout le monde est entrepreneur à vie ; les ventes d'armes assurent l'emploi ; les îles sans travail dérivent au large, comme des voitures sans conducteur ; les générations X, Y, Z sont devenues W, β , YAAAAH ... Tous héros, tous heureux, les habitants ont des doutes. Certains lancent l'alerte. Ils se dénomment eux-mêmes lanceurs d'histoires.



l'île d'en face

FUTUR LAB